

Affleurée

Eric L

Affleurée

Du même auteur

Chuchotement d'un papillon, Chapitre.com, 2017

L'Éternité en Passant, Chapitre.com, 2017

Chaos, Chapitre.com, 2018

D'âme et de Mort, Chapitre.com, 2018

À fleur de peau, Chapitre.com 2018

La disparition, Chapitre.com 2018

Rêve ailé, Chapitre.com 2019 également au format epub

Amour Solaire, Bookelis, 2023

L'empire dément, Bookelis, 2023

Chien Poète, bookelis, 2023 également au format epub

1.

Tout a commencé par une rupture. À bas bruit, imperceptible. Ce ne fut pas le fruit d'une décision, ni d'une volonté. Quelque chose s'est déchiré. Par cette faille s'est immiscé petit à petit un autre élément envahissant, et inconnu. Ce n'est pas du tout comme une prise de conscience telle qu'elle est vécue à l'adolescence, de ce moment très fort de la conscience prenant conscience d'elle-même, de sa singularité, ou de son unicité. Non plus d'un regard narcissique une fois quitté cette âge ingrat où l'on doute de soi et se trouve moche. Rien de toutes ces choses qui arrivent naturellement. Il s'agit d'une rupture dans les profondeurs radicales. Passant presque inaperçue à mes yeux, mais dont les conséquences ne firent que s'amplifier avec les années.

Certains pourront dire ou penser qu'il s'agit tout simplement de l'entrée dans l'âge adulte, une première métamorphose où l'on devient majeur, quand on sait qu'on est seul à devoir assumer son existence et tout le futur qui se présente. Il ne repose que sur soi. Nous n'avons rien à attendre du monde, excepté ces flux d'informations qui nous tombent dessus et nous sidèrent. La couleur – si on peut nommer cela couleur - fut le gris, d'un brouillard ou d'une fumée, terriblement sinistre. Voilà le premier horizon que l'on peut découvrir dans la solitude que donne le monde avec ses perspectives professionnelles. Rien d'autre. Tout à refaire pour se délivrer de cela. Tout quitter pour un inconnu. Alors ceci parut fou aux yeux de la famille ou des copains ou camarades d'université. Certains pensaient au contraire que la démarche était osée. Tragique

sur les bords et très poétique. Moi, je ne percevais pas grand chose encore de ce qui allait se présenter. J'étais dénué des repères et des cultures qui m'auraient autorisé à comprendre et poser du sens à tout cela.

2.

De ruptures en ruptures, ça devint une cascade, une chute du Niagara qui m'emporta. D'un monde connu, ou prétendu tel, on passe dans un autre inconnu. Il a bien fallu renoncer à ce monde qui se présentait à nous, ce réel comme devant arriver normalement, tous ces chemins balisés du travail, sa situation ou sa place à trouver. Et tout quitter, partir, s'échapper. Découvrir si ailleurs les choses sont semblables. En vérité on a toutes chances de ne rencontrer que soi-même lors de ces fugues. Et un monde plutôt mauvais et maladif. Tout cela accentuant cette brisure qui s'est opérée. Vivre dans un monde où règnent l'argent et la misère, ne donne guère envie de s'y investir. Mais uniquement de trouver des portes de sorties pour s'en préserver, sachant très bien que ces mutations du monde ne relevaient pas de ma personne.

Ici se pose la question de savoir si effectivement il ne s'agissait que de moi, de mon regard ou de l'état réel du monde, et où ce monde nous emmène. Il m'arrivait parfois de penser que tout était bien, que tout allait malgré tout comme ça allait, en dépit des maux tellement évidents. Paradoxal, de faire cet amalgame des biens et des maux, comme étant finalement un bien. Il dit peut-être simplement que ce qui est, est, et nous n'y pouvons rien. Cependant, nous sommes repris dans la boucle négative qui nous touche de près, qui nous piège. Nous mesurons l'indignité et l'injustice, à moins que ce soit un déséquilibre qui nous entraîne et nous fasse tomber. Cet état de conscience fataliste ne dure guère longtemps. On constate très vite l'abîme. La profondeur des maux, de quoi avoir envie de vomir. On pouvait succomber dans l'alcool, ou des drogues plus

dures, afin de puiser quelques joies et des espaces étincelants, et ronds. Nous ignorions où ces stupéfiants allaient nous mener. Quel choc cela allait créer dans notre esprit sortant de la normalité et du regard habituel sur les choses et les gens. Se retrouver nu face à la nature, et découvrir son humanité défailante.

3.

On découvre toujours quelque chose indépendamment des choix ou des actes qu'on accomplit. Quelque chose qui se tient dans notre psyché, mais il se peut qu'on n'y prête guère attention. Ou bien on oublie. Mais cette psyché nous suit. Même si on a opéré une rupture avec les choix du monde. Et nous remet en mémoire ce que nous avons tendance à mettre de côté, cela revient sous formes de questions. Et de tourments.

Nos existences devenues compliquées nous oppriment. Nous n'avons guère souvenir de l'innocence heureuse de l'enfance, et ses lumières, nous grandissons nous éloignant de cet état de limpidité des perceptions claires en notre intérieur. Comme si nous savions beaucoup plus de choses que ce que le monde des adultes nous autorise à dire, à croire ou à penser. Nous ne pourrions jamais rien comprendre de notre condition en faisant l'impasse sur la psyché, comme un océan qui nous traverse avec ses flux contraires. Ce qui se passe de façon générale dans le monde, c'est une radicale fermeture. On ne saisit celle-ci qu'après avoir vécu. Alors que nos vies ressemblent à des processus de sédimentations progressives enterrant ces lumières originelles avec lesquelles nous étions unis. Cette pétrification lente, sournoise, progressive, endort notre âme, qui s'éteint. Comme une fleur s'étiole.

4.

Cela ne peut pas se passer dans la douceur. Pensez donc au volcan. La vie retenue prisonnière éclate et brise tout. Ici c'est identique. Le réveil déchire tout sur son passage. Famille, amis, pays, métiers, amours mêmes, puisque tout est faux, au moins dans notre regard, dans nos perceptions, nos jugements, nos opinions. Puisqu'on nous conduit à la mort. Le monde et sa morgue, nous entraîne dans les catacombes comme si c'était la voie, la vie, la vérité unique.

On dirait un suicide. Sans se demander pourquoi des jeunes gens se suicident, en n'imputant les causes qu'à eux-mêmes, à des événements proches, ou à des harcèlements de proches. On omet la totalité en tant que cause. Ce qui nous conduit à une certaine fatalité¹ contre laquelle nous sommes démunis. Et par conséquent nous cherchons à circonscrire les causes, soit dans la personne ou dans les conditions de cette personne. Je ne peux entrer dans les descriptions détaillées des faits divers qui me font écrire cela. Juste affirmer que le monde pèse de toutes ses forces sur les actes individuels, ça en masque les causes qui passent inaperçues.

Si tout incombe à la totalité des maux qui nous traversent il nous fallut donc tout briser. Déchirer ce voile des mensonges, et des ignorances. De cet esprit du monde qui semble se complaire dans son jus.

Ainsi nous nous trouvons aussi brisé que le monde que nous avons brisé. Sans recours ? Sans espoir ? C'est à voir, c'est en ce lieu précis que se renverse le monde. Et moi aussi.

¹Y aurait-il deux fatalités ? Une qui nous fait voir que tout est bien (maux y compris) et une autre qui fait voir tout en noir malgré les quelques biens qui restent ?

5.

Ce moi qui dans les tréfonds se voit. Miroir cassé en dix-mille morceaux qui nous renvoient cependant une certaine image invisible et permanente, comme celle d'un double fantomatique, et d'un désert immense.

Mais comme il est impensable dans l'absolu que la mort résolve la mort, il ne reste plus qu'à agir et se mettre en mouvement pour recréer les voies perdues, ou déjouer nos égarements.

Ici, c'est de la recherche. Il ne s'agit pas de *moi*. Disons tout simplement que celui-là je l'ai trouvé, à la suite de toutes ces cassures, fêlures, brisures, ruptures, et mêmes des fautes commises. Le « moi » que j'ai trouvé à la fin de cette chute, est un début, devant se rendre vers quelque chose d'autre, ce n'est pas un moi fini achevé. Ce moi n'a plus l'importance qu'il avait dans la jeunesse peu sûre d'elle-même, débutant dans cette vie là. Note bien que le moi n'est pas sans toi. De façon absolue.

6.

On n'ose pas se lancer par peur de tomber.

Parce qu'on ne sait pas où on va, ni ce qui va arriver, ce qu'on rencontrera, nous devons tout de même y aller. Aucune certitude. Autant dire un doute affreux qui nous paralyse si nous nous laissons dévorer par lui.

Aujourd'hui, par ces mots, est-ce que je sais où je veux en venir ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir découvrir dans ce geste d'écriture, où je me penche sur ces moments décisifs de l'existence en quête de son passé et de récréation de son futur ? Il s'agit de page blanche, ou de bille de bois brute dans laquelle on cherche ce qui y est inclus, ce qu'on va y produire, sans certitudes de résultats. On ne saura qu'à la fin de l'ouvrage. Et encore, ce n'est pas certain : le regard des autres, leur lecture, et leurs appréciations comptent dans ce que l'on crée, et peuvent modifier le sens d'une

œuvre. C'est étonnant parce que l'œuvre est finie, mais sa signification ne l'est pas. C'est tout de même abusif de décréter que c'est le regard qui fait l'œuvre. Le regard modifie le sens de l'œuvre, guère plus.

Il est question d'arts et d'actes qui sont des indices. Questions des imaginaires également.

Dix millions d'images, profusion des chants, des idées, des histoires... mais une seule beauté.

Était-ce par absence de cette beauté dans le monde que s'effectuent les ruptures ? Et qu'elle amenèrent nombre de gens à vouloir la recréer ? Ce n'est pas tout à fait exact, parce que le peintre paysagiste reproduit en trichant la beauté qu'il a aperçue. Serait-ce qu'il tient à ce qu'elle ne s'enfuie pas ? Et cherche donc à la capturer, pour le motif qu'elle est évanescence, ou éphémère, si ce n'est absente et disparaît très vite. Il y a donc un rapport avec la faiblesse de notre psyché qui ne peut se maintenir dans ces états extatiques et émerveillés. Et retombe dans les zones grises, si ce n'est noires.

Puisqu'il s'agit de beauté, il s'agit de l'adorer. Elle est envoûtante, et sacrée. Elle est sans image, sans dessin particulier et sans forme spéciale. Elle est éthérée. Évanescence Eva naissante.

On pourrait la dire divine.

Au fond c'est simple, on rompt avec le monde à cause de sa laideur, et on se raccorde au monde avec la beauté divine, qui ne peut être que divine, supérieure aux corps, à leurs meurtrissures, leurs blessures, leurs sangs et désirs maladifs. Mais entre temps il a fallu passer par cette absence, et par étapes, progressivement. Selon tout ce qu'on sème et tout ce qu'on prie dans nos œuvres nous en rapproche. La beauté et l'amour nous rendent vivant.

On ne peut pas s'en rapprocher en produisant des œuvres, d'arts ou de toutes autres choses, qui sont dépourvues d'une certaine beauté, d'amour et de pureté. Des choses qui avilissent l'âme du monde, et l'âme humaine. Le visage, le plis des lèvres, les lumières des yeux, les courbes gracieuses, les cheveux délicats, les

innocences, tout cela nous éloigne de la violence des canons, et des bestialités.

Qu'on ne dise pas que les armes servent à protéger ce qui est adorable. Qu'on n'oublie pas non plus ce que les pères et les mères ont dû sacrifier pour protéger leurs enfants. Pourquoi autant d'égarements et de confusions s'installèrent donc dans ce monde ?

7.

Quand on quitte tout, on doit tout reconstruire de soi-même. Tout réapprendre, appréhender les choses et les actes autrement. Cela ne se fait pas tout seul. Cela se fait parce qu'on sent appelé à autre chose dont on ignore tout. Au début on balbutie dans tout ce qu'on peut toucher. Il n'est pas question non plus de ne pas tenir compte des proches que nous aimons, ou de ne pas entendre ce qu'ils nous disent. Mais c'est nous qui choisissons. Nous n'avons rien à imposer au monde, avec lequel nous ne sentons plus grand-chose en commun. Nous sommes sur notre chemin, éloigné de ces impasses du monde et de ses malheurs pour lesquels nous ne pouvons rien.

À la base d'une démarche artiste, il doit y avoir ce sentiment de rupture, non pas factice, ni prétentieuse ou arrogante vis des gens. Une rupture avec l'esprit dans lequel le monde vit, ou survit. On la retrouve chez les poètes ou les artistes maudits, qui furent marginalisés de leur vivant, et peut-être encensés à leur mort. Il ne s'agit pas de se draper dans cette condition d'artiste maudit, ou banni et de s'y complaire. Ce n'est pas un rôle ou une posture qu'on s'attribue comme une étiquette spéciale ou originale. Il s'agit de quelque chose en relation avec la création qui nous touche au plus près, et qui nous bouleverse, ou nous secoue, nous obligeant à exprimer ces perceptions. Sans savoir quelles en seront les résultats, ce qui va se produire comme œuvre et comment ces efforts vont nous transformer. En arrière plan il y a cette volonté de rendre les choses justes et belles. En les représentant au plus

juste, en adéquation avec le réel perçu, des instants fugitifs, des mouvements touchants, de la beauté naturelle, des sentiments d'amour qui nous traversent, et même des idées et des concepts, que l'on peut figurer, par les visages humains.

Tout cela, avec le temps et dans la durée d'une vie portent une signature, qui ne peut être que la notre malgré des emprunts effectués auprès des autres créateurs. Ceci est évident, on est héritier des formes passées avec lesquelles on ne doit pas rompre, de même qu'on s'inspire de ce que firent les premiers hommes, nés avant nous et proches des origines.

Il est possible que les œuvres n'ont finalement d'importance que pour moi. Tout comme n'importe quelle œuvre concerne en premier lieu celui qui la crée, par laquelle il se transforme. Mais c'est assez faux ou incomplet, à l'analyse. Parce qu'il a bien fallu être émerveillé par d'autres voix, pour que nous ayons nous aussi envie de chanter. Nous œuvrons, ce que nous produisons est aussi pour le monde, utile au monde. Et utile pour soi, également.

Nous nous sentons vivre dès lors que nous entendons des belles musiques, cela résonne en nous et nous transporte. Nous nous sentons légers. Paradoxalement, il se peut que ce soit l'inverse qui se produise en nous, et qu'une musique que nous trouvions sublime, normalement devienne d'un coup une source de souffrance insupportable, précisément parce que nous étions totalement plombés ou pris dans notre dépression, que la beauté que nous aimions habituellement nous fasse mal. Comment expliquer cela ? C'est comme si sa lumière crue nous dévorait. Ou comme si la lumière pure qui nous traverse nous montrait dans sa crudité l'horreur dans laquelle nous sommes en réalité, dans quel enfer effectif nous sommes retenus. La vérité pouvant être source de souffrance, par ce qu'elle met en relief dans notre intériorité défaite, notre réalité prisonnière dans son abîme, ou bien comme si nous n'arrivions pas à vibrer en phase avec ses harmonies. Ceci échappe à la raison ou à la logique des objets, aux mécanismes des objets. Dans ce sens, l'art est expression d'une relation subjective absolue. Cette relation est extrême. Extrême, elle est émanation des plans extérieurs à notre condition naturelle, ou habituelle. Elle nous in-

terpelle, et cela nous sort de notre sommeil. Soit en bien soit en mal. Signes qui nous marquent ce bien et ce mal existentiels, dans leurs vérités implacables, non pas pour nous faire mal, mais pour que nous sachions de quoi il s'agit.

On pourrait dire en ce sens que l'art est comme la science un outil de la vérité. Un outil disant directement la vérité, ou en abordant ses rives. La science se voulant objective et l'art étant subjectif. Ce qui n'est pas si tranché.

L'art qui revendique un discours pour soutenir les œuvres ne tient pas dans le temps. Les œuvres doivent être explicites, elles sont en elles-mêmes un discours suffisamment éloquent, et plus parce qu'elles s'adressent de façon immédiate et présente. Elles sont sous l'œil de celui qui la voit, sans référence compliquée. Mais là, je m'égaré. Je ne voulais pas parler d'histoire de l'art. Juste parler de beauté comme on parle de vérité, et qu'on les cherche.

8.

Sans doute cherchais-je quelques réponses aux questions qui se posent dans des moments d'échanges autour des œuvres, à propos de cet imaginaire qui nous pousse à dessiner, peindre ou sculpter. Ne dessine-t-on jamais que ce qui est invisible, et comme des apparitions fuyantes voudrait-on les capturer, pour en rendre leur permanence ?

Comme si nous étions conscients qu'il y a d'un côté le monde, que l'on croit réel, et de l'autre côté, cet esprit du monde passant pour irréel aux yeux du monde. Or dans cela, il y a une contradiction évidente, c'est que l'artiste dans son génie ou sa folie, exprimant ce qui est hors du monde vit cependant dans ce même monde avec son aspect trivial, banal et normal, qui n'accepte guère les leçons venues de l'inconnu. Dans ce sens l'art est sans preuve évidente pour démontrer la valeur de ses signes. Cela reste subjectif. De bout en bout. Aussi bien pour celui qui crée que pour celui qui regarde.

9.

Ici se pose une question plus générale, touchant nombre d'aspects de notre vie.

Qui servons-nous ? Que nous soyons artistes, ou exerçant n'importe quelle profession, au service de qui œuvrons-nous ? De quelle idée, ou idéal, de quel État, ou de quel prince, quels sont les amours que nous servons ? Il faut savoir, et en vertu de cela nous choisissons. Partant d'un choix initial nous sommes engagés sur une voie. Quand on est sur une voie donnée, on ne change pas facilement de voie, on doit la poursuivre. Vouloir la quitter demande des efforts importants, du fait des enchaînements. Si nous voulions la quitter ce sont des raisons qui nous regardent. C'est comme celui qui appartenant à une communauté, aspire à la quitter, la communauté risque de lui demander des comptes, et de lui en vouloir. Quant à celui qui rejette l'ensemble parce qu'il le sent engagé dans des voies négatives malgré les consensus, et leurs guerres acceptées communément, il est forcément désemparé de se retrouver aussi seul face au monde.

Cette solitude vécue est une souffrance, un déchirement dans les profondeurs de notre être abîmé. On mesure à la fois le gigantisme de ces univers et ce que nous fûmes ou serons. On ne peut jamais guérir de cela complètement. On peut peut-être trouver des consolations dans la tendresse, l'amitié, la douceur des échanges fraternels, et amoureux. Encore faut-il en trouver le temps, et le prendre pour les faire vivre.

On doit passer par tout, si l'on veut trouver la sortie. On doit passer. On n'oublie rien.

10.

Seul, jeté dans ce monde qui ne répond à rien de véridique, mais qui campe sur des positions puissantes ou misérables, il reste à chercher les voix amies, animées de courage, de lucidité, qui sont dans cette même situation et constatent un monde en perdition.

En fait cette rupture initiale est juste pour ne pas subir le naufrage collectif emportant les individus et les privant de toute liberté de mouvement, d'action, de pensée, et d'expression. Face à ce rouleau oppresseur absurde, faut-il aller contre, comme le taureau dans l'arène, fuir comme le cerf lors de l'hallali, envisager une révolution ? Mais laquelle ?

Cette révolution intérieure s'est imposée d'elle-même. Je ne pense pas que se mettre à l'ouvrage soit un acte inutile. Il s'y produit des foules de choses se produisant à notre insu, qui nous façonnent. Bien entendu il faut puiser quelque part, cette eau ou ces lumières, de telle sorte qu'elles nous éclairent nous-mêmes, d'abord. Et nous enseignent. On y apprend beaucoup sur soi-même en forgeant. Il en sort nécessairement quelque chose qui se transmet, même venant de la part de l'élève qui montre son travail au maître, jusqu'à ce que l'élève devienne maître à son tour.

On sert son maître, dans ce sens là. Ou sa maîtresse. Ou son épouse. On essaie d'élever son niveau d'existence vers un niveau de vie supérieur. Au sens de : au dessus de l'humain. En toute modestie.

Regardez, voyez comme la nature dans sa splendeur sait mieux que nous engendrer des formes canon, des tons et des couleurs inimitables, des mouvements et des courbes, tout cela par le jeu des reflets, des ondulations, des miroirs, des apparences, et que tout cela traverse nos sens, pour arriver à nous poser des questions, et nous mettre en émoi.

Après cela, n'y aurait-il plus rien ? Ne nous souviendrions de rien ? Comme si nous étions tombés dans le coma.

En vérité, ce n'est pas ainsi. Il y a trop de choses qui viennent nous le rappeler. Il s'agit de phénomènes imperceptibles. Ou tellement discrets, si peu spectaculaires, qu'ils sont insaisissables.

Cependant ils sont facteurs d'harmonies ou de désordres, de bonheurs ou de malheurs, ce sont des indices sur le chemin.

Nous avons tous cette tendance à oublier l'aspect magique du vivant. L'aspect sorcier, maléfique ou bénéfique, l'irrationnel tapi sous le rationnel. Ce qui donne lieu à toutes sortes de dérives secondaires, ou au contraire est source de miracles.

Il se niche en votre esprit une capacité insoupçonnée comme celle des anges. Mal prise, mal comprise et mal aimée, elle devient celle d'un démon égaré, forcément malheureux. Comme un vent mauvais perturbant les semis, et les fructifications, desséchant tout sur son passage.

C'est dans ce sens qu'il convient de penser le spirituel, comme un acteur autonome ayant des pouvoirs, et en lien direct avec votre esprit. Exactement comme votre corps est en lien direct avec toutes les matières de cet univers, ou au moins avec celles de cette dimension où nous nous trouvons.

C'est pour ces raisons qu'on ne touche pas impunément les esprits, sans savoir ce qu'on fait, d'où cela procède.

Selon vous quels seraient les outils pour pouvoir toucher les esprits ? Non, les mots, les formes artistiques ne suffisent pas, même si nous sommes touchés à un certain niveau du notre. Nous fumes nettement plus affectés par l'absence que par la présence. Cette présence effective est la seule à nous rendre joyeux. Et nous offrir quelques moments d'extase.

Il ne s'agit donc pas de la seule réalité du temps présent sans sa présence. Les poètes sentent bien cet affleurement des marguerites.

Affleurée.....	5
1.....	7
2.....	8
3.....	9
4.....	10
5.....	11
6.....	11
7.....	13
8.....	15
9.....	16
10.....	17

Achévé d'imprimer en
France
Dépôt légal en